

1862.

Corral-Falso, sur lesquelles on avait transporté quelques-unes des grosses pièces provenant du château de Saint-Jean d'Ulloa. Au même moment le général Prim, craignant que la haine des Mexicains n'amenât une démonstration contre les Espagnols cantonnés à Medelin, pria ses collègues d'y envoyer quelques forces françaises et anglaises afin de prévenir une attaque (1).

La compagnie de débarquement de la *Foudre* et une compagnie anglaise s'y rendirent le 13 février; elles en revinrent le 15, aucune tentative hostile n'ayant été faite par les Mexicains.

Convention  
de la Soledad.  
19 fév. 1862.

Les commissaires alliés reçurent alors la réponse de M. Doblado à leurs dernières notes. Il acceptait pour le 19, à la Soledad, la conférence qui lui avait été offerte avec le général Prim.

Cette entrevue eut lieu au jour fixé; M. Doblado demanda tout d'abord que les commissaires opposassent une dénégation précise aux projets monarchiques attribués à la France et à ceux de restauration de la domination espagnole que l'on prêtait au cabinet de Madrid; il voulait obtenir une reconnaissance formelle du gouvernement actuel du Mexique et la remise des douanes de Vera-Cruz entre les mains de l'administration mexicaine.

Cédant sur quelques points, résistant sur d'autres, disposé d'ailleurs à négocier plutôt qu'à combattre, et se sachant appuyé dans ce sens par les représentants de l'Angleterre, le général Prim signa des préliminaires, devenus célèbres sous le nom de *Convention de la Soledad*.

(1) L'amiral au ministre des affaires étrangères, 15 février 1861.

1862.

## CONVENTION.

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Etant admis que le gouvernement constitutionnel, qui régit actuellement la République du Mexique, a déclaré aux commissaires des puissances alliées, qu'il n'a pas besoin du secours que ces commissaires ont offert avec tant de bienveillance au peuple mexicain, attendu qu'il possède en lui-même les éléments de force et d'opinion nécessaires pour se maintenir contre toute révolte intestine, les alliés se placent dès à présent sur le terrain des traités pour formuler toutes les réclamations qu'ils ont à faire au nom de leurs nations respectives.

ART. 2. — Dans ce but, les représentants des puissances alliées protestant, comme ils protestent, qu'ils n'ont aucune intention de porter atteinte à l'indépendance, à la souveraineté et à l'intégrité du territoire de la République, des négociations s'ouvriront à Orizaba, où devront se réunir MM. les commissaires et deux des ministres du gouvernement de la République, à moins que des deux côtés on ne convienne de se faire représenter par des délégués.

ART. 3. — Pendant la durée des négociations, les forces des puissances alliées occuperont les trois villes de Cordova, Orizaba et Tehuacan avec leurs rayons naturels.

ART. 4. — Afin qu'il ne puisse entrer dans la pensée de personne que les alliés ont signé ces préliminaires pour se procurer le passage des positions fortifiées qu'occupe l'armée mexicaine, il est stipulé que si, malheureusement, les négociations venaient à se rompre, les forces alliées évacueraient les villes susdites et retourneraient se placer sur la ligne qui est en deçà desdites fortifications, sur le chemin de la Vera-Cruz; les points extrêmes principaux en étant celui de Paso-Ancho, sur la route de Cordova et celui de Paso de Ovejas, sur la route de Jalapa.

ART. 5. — S'il arrivait malheureusement que les négociations se rompissent et que les troupes alliées se retirassent sur la ligne indiquée dans l'article précédent, les hôpitaux qu'elles auraient établis resteraient sous la sauvegarde de la nation mexicaine.

ART. 6. — Le jour où les troupes alliées se mettront en marche pour occuper les points indiqués dans l'article 3, le pavillon mexicain sera arboré sur la ville de la Vera-Cruz et sur le château de Saint-Jean d'Ulloa.

Soledad, le 19 février 1862.

Ces préliminaires furent approuvés et signés dans la nuit même par les commissaires français et anglais.

1862.

Ils furent ratifiés le 23 février, par le président Juarez. La Convention de la Soledad avait pour résultat immédiat de permettre aux alliés d'occuper, sans coup férir, des positions salubres lorsque déjà leurs effectifs étaient considérablement affaiblis par la maladie et qu'il paraissait impossible d'entreprendre avec des chances de succès une campagne sérieuse. <sup>(1)</sup>

Pour Juarez, elle avait l'avantage d'impliquer de la part des puissances alliées une sorte de reconnaissance de son gouvernement ; elle lui faisait gagner du temps pour organiser la résistance et attendre l'éclosion des germes de désaccord dont il pressentait l'existence chez ses adversaires.

Organisation  
d'un convoi.

La convention de la Soledad avait ouvert aux troupes alliées l'accès des provinces de l'intérieur ; au moment de se mettre en marche, l'amiral Jurien appréciait mieux encore les difficultés dont sans doute il ne lui aurait pas été possible de triompher, si au lieu de s'avancer pacifiquement, il lui avait fallu combattre. La grosse question était toujours celle des transports et de l'organisation d'un convoi, susceptible de suivre les troupes avec les vivres nécessaires, pour la traversée des vingt lieues de pays inculte et sans ressources, qui séparent Vera-Cruz du Chiquihuite.

Le commerce local emploie ordinairement, outre les bêtes de somme très-nombreuses au Mexique, deux sortes de voitures : de petites charrettes à deux roues, attelées de quatre mules de front, ou préférablement de gros chariots à quatre roues trainés par huit ou dix mules, quelquefois

(1) Sur un effectif de 6,000 hommes, les Espagnols n'avaient que 4,000 hommes en état de combattre ; — les Français comptaient 400 à 500 malades. (L'amiral au ministre des affaires étrangères, 15 février.)

1862.

par seize ou vingt-quatre, selon le poids du chargement qui excède parfois 3,000 kilogrammes.

Ces voitures, d'importation américaine, dont la construction est appropriée au mauvais état habituel des routes du pays, ne peuvent être conduites que par des hommes fort adroits et habitués à ce métier. Un seul arriero, monté sur la mule de derrière, suffit alors pour diriger ces longs attelages. Les chariots voyagent ordinairement par groupes ou *partidas* de 10 à 12, sous les ordres d'un majordome et de deux aides à cheval. La partida se compose donc généralement de 15 hommes et de 150 à 160 animaux. Chaque soir elle campe, et les mules sont parquées entre les voitures du convoi. On évaluait en temps ordinaire à 450 fr. environ la dépense journalière d'une partida de 12 voitures, et à 40,000 francs le fret de cette partida de Vera-Cruz à Mexico <sup>(1)</sup>.

Ce trajet d'un peu moins de 100 lieues se fait en moyenne en vingt jours ; mais, pendant la saison des pluies, il arrive souvent que les voitures restent embourbées des mois entiers sans pouvoir avancer ni reculer.

C'était sur ces données que l'amiral devait se baser pour organiser ses transports. Le mieux était évidemment d'affréter ou d'acheter un certain nombre de *partidas* ; mais jusqu'alors le gouvernement mexicain les avait empêchées de descendre vers la mer. Le commandant Lagé, chargé de créer le convoi, était sérieusement embarrassé. En réparant deux vieux chariots abandonnés aux environs de Vera-Cruz, en faisant des commandes à la Havane et à des entrepreneurs de Vera-Cruz même ; en payant le double de leur valeur <sup>(2)</sup> quelques voitures trouvées à

(1) Rapport du commandant Lagé. (Archives de la marine.)

(2) Le prix normal d'un chariot à 4 roues avec son attelage est d'environ 7,000 francs.

1862.

grand'peine, il était enfin arrivé, lorsque furent signés les préliminaires de la Soledad, à réunir :

11 chariots à quatre roues portant. . . . . 30,000 kil.  
 30 charrettes à deux roues. . . . . 20,000 kil.  
 3 voitures d'ambulance pour 22 malades.

Ce petit convoi pouvait porter huit jours de vivres pour 3,200 hommes, sans comprendre le fourrage des animaux, dont l'effectif était alors d'environ 1,100, y compris 300 bêtes de trait du convoi.

Pour atteler ces voitures, on n'avait que des mules presque sauvages, et pour les conduire, un détachement de 120 matelots créoles, que l'amiral avait fait débarquer dans ce but, hommes mous, sans énergie et qui n'étaient nullement aptes à ce service. Le commandant Lagé n'avait pu recruter que neuf arrieros mexicains <sup>(1)</sup>.

L'organisation de la batterie de montagne et surtout celle de la batterie de 4 avaient également présenté de grandes difficultés. Le matériel de cette dernière, embarqué sur la *Meuse*, n'était arrivé à Vera-Cruz que le 30 janvier. Les ouvriers avaient dû travailler jour et nuit afin de le mettre en état, faire les réparations nécessaires et ajuster les harnais beaucoup trop larges pour les mules achetées aux Antilles ou au Mexique. Les conducteurs, pris en grande partie parmi les indigènes de la Guadeloupe, étaient aussi inexpérimentés que ceux du convoi, et les canonniers d'artillerie de marine affectés à ces pièces n'étaient pas familiarisés avec ce nouveau service. Enfin, la batterie de 4 put sortir de Vera-Cruz le 19 février ; elle alla bivouaquer le même jour à Santa Fé et se rendit le lendemain au camp de la Tejeria. Le parc y arriva à son tour le 22 février.

<sup>(1)</sup> Rapport du commandant Lagé, 20 février.

A la suite de la Convention de la Soledad, il avait été arrêté que les troupes françaises seraient cantonnées à Tehuacan, petite ville à 45 lieues de Vera-Cruz et à 38 lieues au sud-est de Puebla, et que les Espagnols iraient occuper Orizaba et Cordova. Les Anglais devaient partager avec les Espagnols l'occupation de cette dernière ville, mais les ordres que reçut le commodore Dunlop lui défendirent de s'éloigner de la côte.

Le 24 février, l'amiral ayant terminé ses préparatifs, ou plus exactement voyant qu'il lui était impossible de se créer de nouvelles ressources à Vera-Cruz, fit prévenir ses collègues que, sans attendre la ratification de la Convention de la Soledad par le président Juarez, mais persuadé qu'aucune entrave ne serait apportée à la marche de ses troupes, il les mettrait en mouvement le 26 février. Malgré quelques objections soulevées par le général Prim, qui n'était pas encore, disait-il, en mesure de le suivre, et par le commodore Dunlop, il maintint sa résolution. Le 25 février, il se rendit lui-même à la Tejeria et y fit concentrer les troupes du camp de San-Juan <sup>(1)</sup>.

Il devenait urgent, en effet, d'éloigner les soldats des parages malsains de la Vera-Cruz. La fièvre jaune, qui d'ordinaire n'apparaît qu'au mois de mai, avait déjà fait plusieurs victimes, et leur nombre allait grossissant chaque jour. Les conditions climatériques de l'année avaient été exceptionnellement mauvaises ; les communications fréquentes avec la Havane, l'agglomération des troupes étaient en outre autant de circonstances malheureuses qui venaient s'ajouter aux conséquences d'une chaleur excessive.

La traversée des terres chaudes inspirait de grandes in-

<sup>(1)</sup> L'amiral Jurien au ministre de la marine, 24 février 1862.

1862.

Départ  
des troupes fran-  
çaises  
pour Tehuacan.  
26 février.

1862.

quiétudes à l'amiral, qui se rappelait les fatigues de la première étape de Vera-Cruz à la Tejeria. Comment les soldats, affaiblis par six semaines de séjour dans des camps insalubres, lourdement chargés, puisqu'on était forcé de leur faire emporter quatre jours de vivres, pour la plupart peu habitués à la marche, et dépourvus de cette expérience de détails qui s'acquiert seulement après quelques jours de campagne, résisteraient-ils aux épreuves qui les attendaient ?

On avait deux jours de marche pour arriver à la Soledad, le premier village (si l'on peut donner ce nom à 3 maisons en pierre avec quelques cases en bois) que l'on rencontre en partant de la Tejeria. Pour se rendre à Cordova, la première ville où l'on pût trouver quelques ressources, l'amiral comptait faire sept étapes de 14 à 15 kilomètres en moyenne. Jusqu'à la Soledad et à cette époque de l'année la route est bonne, mais le pays est désert ; les endroits portés sur certaines cartes avec les noms de Mata Cordera, Santa Ana, La Purga, Arroyo de Piedras, Mata India, indiquaient seulement l'emplacement de cases misérables, abandonnées la plupart du temps et auprès desquelles, à la suite de grandes pluies, on trouve un peu d'eau au fond de trous bourbeux ; mais les habitants de ces pauvres abris sont ordinairement obligés d'aller chercher l'eau qui leur est nécessaire, soit au Rio Jamapa, qui coule à quelques kilomètres à gauche de la route, soit au Rio San Juan, qui est à peu près à la même distance, à droite. C'est là aussi que vont se désaltérer les nombreux bestiaux de l'hacienda de San Juan de la Estancia, qui vivent en liberté dans la campagne. L'amiral décida que la colonne irait, le premier jour, bivouaquer sur le bord du Rio Jamapa à 3 kilomètres à gauche de la Purga et que le lendemain on ga-

1862.

gnerait la Soledad ; la première étape étant ainsi de 18 kilomètres et la deuxième de 15.

Un officier fut envoyé, le 25 au soir, reconnaître la route en avant de la Tejeria ; il fut bientôt arrêté par les avant-postes mexicains et forcé de rétrograder. Les troupes mexicaines paraissaient donc disposées à barrer le passage, et l'amiral en fit aussitôt prévenir le général Prim, en lui confirmant du reste son intention de se mettre en mouvement le lendemain. Le général Prim parut vivement contrarié de cette détermination. Il finit cependant par répondre : « Que l'amiral marche donc ; je ne suis pas prêt, mais je le suivrai » (1).

M. de Saligny, prétextant le mauvais état de sa santé, resta à Vera-Cruz. Il n'existait pas de relations très-sympathiques entre lui et l'amiral, avec lequel il différait souvent de manière de voir, et dont il ne partageait ni la prudence ni la modération.

Le 26 février au point du jour, c'est-à-dire vers six heures, les troupes françaises quittèrent le camp de la Tejeria ; on y laissa seulement un petit détachement pour garder une ambulance provisoire.

Après quelques pourparlers avec les avant-postes mexicains, la route fut laissée libre ; pendant un instant l'amiral avait cru qu'ils essaieraient de s'opposer à son passage, mais la ratification des préliminaires ayant été apportée dans la journée même, les troupes mexicaines se replièrent.

La tête de la colonne française n'arriva au bivouac que vers midi, et encore les officiers n'amenaient-ils avec eux que le tiers de leur effectif. L'amiral, remontant de suite à cheval, revint sur ses pas se faisant suivre par les mulets

(1) Rapport du commandant Thomasset à l'amiral, 26 février 1862.